

VISIONS DU RÉEL

LE MONDE, TOUJOURS INACHEVÉ

*C'est sans doute cette « inépuisabilité » du monde qui interpelle certains documentaristes. Non seulement la réalité est-elle multiple, mais ils savent que, dans sa complexité, une part de vérité apparaît et nous échappe tout à la fois. Chris Marker est de ceux-là. Toujours sensible aux mouvements de son temps, l'auteur du **Joli Mai** et du **Fond de l'air est rouge** propose, avec Chats perchés, une autre de ses visions du réel. Ce film n'est peut-être pas de son meilleur cru, comme certains le regrettent. Peu importe, puisque le réalisateur y a l'insigne mérite d'être fidèle à lui-même. Encore et toujours, Marker cherche à comprendre, avec la finesse qui lui est propre, ce qui fait sens dans la matière du monde : la campagne présidentielle de 2002, le débat sur le voile islamique, l'opposition à la guerre en Irak, etc. Il souligne notamment la présence des jeunes, « cette génération qu'on disait apolitique », dans les soubresauts de l'histoire. Ce film, à la fois grave et ludique, nous réjouit encore pour l'indomptable liberté de son auteur.*

Diane Poitras

Lauréate du Grand Prix Visions du Réel 2005, la cinéaste d'origine géorgienne Nino Kirtadze démontre, elle aussi, une aptitude à traiter de la complexité de notre temps. Kirtadze est retournée dans son pays où la British Petroleum déployait un pipeline à travers montagnes et prairies comme s'il s'agissait de tracer un trait sur une carte géographique. **Un dragon dans les eaux pures de l'Oural** (The Pipeline Next Door) est une fable emblématique où modernité et tradition s'empoignent et rudent à qui mieux mieux. D'un côté, un développeur veut obtenir des terres à rabais ; de l'autre, sur les places du village, des paysans débattent furieusement de stratégies de résistance.



Un dragon dans les eaux pures de l'Oural

Une des forces du film est d'avoir su exposer les multiples niveaux d'opposition qui se jouent entre deux conceptions du monde. La cinéaste a notamment le flair de saisir au vol certaines images fortes : ainsi cet employé penché sur son ordinateur dans un champ de marguerites. Elle sait aussi résumer une situation en un plan : la caméra, glissant sur un paysage bucolique d'une saisissante beauté, rencontre le dragon d'acier en train d'ouvrir et de retourner la terre.

Cette habileté à mettre en scène les oppositions ne cède pas pour autant au manichéisme. Ainsi, on voit des paysans recourir à des astuces pour tromper les inspecteurs de la compagnie pétrolière : planter des arbres, par exemple, juste avant le passage des éva-

luateurs pour bonifier la valeur de sa terre. Et d'arguer ensuite, avec aplomb, que ces chicots chenus sont des noyers de sept ans ! La mobilisation réanime des tensions internes et donne lieu à des emportements cocasses. Interpellé par une opposante, le chef du village s'énerve : « J'ai du respect pour les femmes, mais elles font rarement de grandes choses. Puis, se rappelant peut-être la présence de la réalisatrice, il ajoute : « ... en tout cas, pas les nôtres ».

Pendant ce temps, le chantier avance. Car la vitesse est l'arme redoutable de la société technologique. Et le film se termine sur une scène d'une grande force dramatique. Les villageois se sont réunis au cimetière pour célébrer la fête des Morts. Musique, chants, danse et festin accompagnent le rituel ancestral alors qu'en arrière-plan, une machine creuse, imperturbable, une autre tranchée dans la prairie toute proche.

En entrevue, Nino Kirtadze réfléchit sur cette finale en forme d'épée de Damoclès. « La différence a-t-elle encore le droit d'exister ? Ou faudra-t-il nous adapter et devenir, comme des petits Holiday Inn, tous identiques ? »

Rendre compte de la singularité d'une expérience était aussi une préoccupation de Carlos Casas et Saodat Ismailova, les jeunes réalisateurs du magnifique *Aral*. Leur film s'ouvre sur un paysage désolé : des carcasses rouillées de bateaux échoués dans un champ de sable où poussent de vilains arbustes poussiéreux. Cette terre, c'est le fond de la mer d'Aral, asséchée à 80 % par une exploitation abusive de ses affluents. Un de ces désastres écologiques qui provoquent l'indignation. Pour les réalisateurs cependant, il n'était pas question de tourner un « documentaire catastrophe ». Ils se sont plutôt intéressés à trois générations de pêcheurs. Un enfant pour qui la mer d'Aral est un mythe entretenu par les adultes. Le père qui, toute sa vie, a pratiqué une pêche de plus en plus difficile. Et enfin, le grand-père qui a connu l'âge d'or de cette mer, autrefois poissonneuse.

La décision des cinéastes, d'éviter le spectacle, est dictée par une position éthique et se traduit dans la démarche de production autant que dans la facture du film. Carlos Casas explique qu'une équipe de tournage réduite (deux per-